



Maurice Pialat

Né le 21 août 1925 à Cunlhat, Auvergne.

Décédé le 11 janvier 2003 à Paris.

Après une formation de peintre et la réalisation, dans les années soixante, et la réalisation de plusieurs courts métrages, Maurice Pialat signe en 1970 son premier long métrage, *L'Enfance nue*, sur les enfants abandonnés.

En 1972, le cinéaste réalise un grand succès public,

Nous ne vieillirons pas ensemble,

porté par le couple Jean Yanne/Marilène Jobert.

Il enchaîne ensuite avec *la Gueule ouverte* (sur le fléau du cancer), *Passe ton bac d'abord* et *Loulou*, avec Gérard Depardieu et Isabelle Huppert.

La réalisation d'*À nos amours* en 1983

marque un tournant dans sa carrière, dont les œuvres deviennent de plus en plus intenses et exigeantes tout en adoptant un ton proche de l'autobiographie.

À nos amours lui rapporte le César du Meilleur film en même temps qu'il révèle Sandrine Bonnaire au grand public.

Le style du cinéaste, proche de son personnage, s'impose par sa force, son aspect brut et sans concessions et devient l'achète même d'un cinéma naturaliste.

Après avoir signé *Police*, Maurice Pialat réalise en 1987 *Sous le soleil de Satan*, film adapté du roman de Georges Bernanos qui reçoit la Palme d'Or au Festival de Cannes 1987, provoquant un véritable scandale lors de la remise des prix. Devant les sifflets, le poing dressé, il lance alors un célèbre

"Si vous ne m'aimez pas, je peux vous dire que je en vous aime pas non plus", parfait écho de l'anticonformisme qu'il développe depuis ses débuts.

En 1991, Pialat rend hommage à sa passion de la peinture en mettant en scène *Van Gogh* avec Jacques Dutronc dans le rôle-titre, qui remporte pour l'occasion le César du meilleur acteur en 1991. Quatre ans plus tard, le cinéaste signe son dernier long métrage, *le Garçu*, dans lequel il dirige à nouveau Gérard Depardieu, l'un de ses plus fidèles comédiens.

Cinéaste rare (seulement dix films à son actif), Maurice Pialat aura livré une œuvre exigeante durant toute sa carrière.

Écorché vif, anti-conformiste, pessimiste, il véhiculait une certaine légende et était considéré comme l'un des plus grands réalisateurs français, sinon le plus grand, par nombre de ses pairs.

L'ENFANCE NUE

1968 (sortie 19 janvier 1969) - France - couleur - 1h22

film de **Maurice Pialat**

scénario et dialogues : **Maurice Pialat, Arlette Langmann** - image : **Claude Beausoleil** - montage : **Arlette Langmann** - son : **Henri Moline** - producteurs : **Véra Belmont, Claude Berri, Mag Bodard, Guy Benier, François Truffaut** - production : **Parc Film, Films du Carrosse, Renn Production, Parafrance Films** - distributeur d'origine : **Parafrance**

avec : **Michel Tarrazon** (François), **Linda Gutemberg** (Simone Joigny), **Raoul Billerey** (Robert Joigny), **Pierrette Deplanque** (Josette), **Marie-Louise Thierry** (Mme Thierry, Mémère), **René Thierry** (Mr Thierry, Pépère), **Marie Marc** (Mémère. la vieille), **Henry Puff** (Raoul), **Claire Thierry** (Tante Claire), **Maurice Coussonneau** (M. Latillon).

PRIX JEAN VIGO 1969

Un enfant sur l'écran, pour peu qu'il souffre et qu'il offre une jolie frimousse, comme on dit si aimablement dans notre si aimable société où la publicité nous apprend sans cesse le prix des mots, ça paie. On peut s'émouvoir à bon compte. L'innocence de la victime fait tache d'huile : innocent, tout le monde l'est, et d'abord le spectateur ; ce malheur-là, c'est la vie ; mieux : la société fait ce qu'elle peut, n'est-il pas vrai ? Nous voilà donc à la fois émus et rassurés - jouissant du confort grand luxe de la bonne conscience. Le martyr des chérubins abandonnés permet les attendrissements, voire les indignations sans conséquences. Bref, du spectacle "rentable".

Il faut bien du talent pour éviter cette guimauve, ce larmoiement crocodilesque - cette ignominie. Non plus émouvoir par la simple représentation d'un enfant malheureux, ce qui est à la portée de n'importe qui ; ni même indigner ; mais tout simplement déranger, choquer, mettre le spectateur mal à l'aise. Par exemple, et pour nous en tenir au cinéma français *les 400 Coups* de Truffaut, *les Cœurs verts* de Luntz. Et aujourd'hui : *L'Enfance nue*, de Maurice Pialat. *L'Enfance nue*, c'est le contraire d'un spectacle "rentable" : je crains que Maurice Pialat n'ait à le payer assez cher.

Documentaire ? Oui et non. Maurice Pialat a choisi de traiter un aspect précis du problème posé par l'enfance abandonnée : celui des garçons et fillettes placés par l'Assistance publique chez les "nourriciers". Enfants d'âges divers : de deux ans jusqu'à la majorité ; ils restent ici ou là tant qu'on veut bien d'eux. Voici les tarifs, les conditions, le choix des enfants, leur distribution, la surveillance des nourriciers par l'administration, leur contrôle régulier, les rapports des nourriciers avec l'instituteur et le médecin. Et voici, en contre partie, le danger des mauvaises fréquentations et les diverses tentations offertes à toute enfance par notre monde.

Maurice Pialat mène son enquête avec précision, par une suite de touches rapides. Pas ou peu d'acteurs. Une mise en scène se refusant tout pathétique de mauvais aloi et limitée au minimum inévitable, qui a consisté à dire aux personnages : "Mettez-vous là et oubliez la caméra".

La première réussite du film est qu'ils l'ont oubliée, cette caméra. Pareil naturel étonne. Surtout chez des adultes. Les enfants, eux, jouent naturellement la comédie, habitués qu'ils sont à vivre dans l'imaginaire, à ruser et à mentir pour se défendre. J'ai vu en Algérie un long métrage à sketches, *L'Enfer à dix ans*, où différentes jeunes réalisateurs algériens montraient la guerre d'indépendance telle qu'avaient pu la vivre des gamins : tous ces gosses étaient stupéfiants de vérité. Le petit François de *L'Enfance nue* l'est aussi. On pense au petit Jean-Pierre Léaud des *400 Coups*.

C'est par le jeu de ce garçonnet que Maurice Pialat s'écarte du documentaire pur en faveur d'une légère dramatisation. Ils nous "attache", au destin d'un de ces enfants "pas comme les autres". Le mot destin peut paraître disproportionné ? Mal convenir à l'existence d'un gosse de dix ans ? Mais le malheur n'a pas d'âge. Ni la fatalité qu'il entraîne dès la naissance. Et cela suffit pour faire d'une vie, pourtant à peine entamée, un destin.

Destin, donc, suivi au plus près. Quelques mois de cette vie sans racines, ballottée d'une famille à une autre, et qui se termine provisoirement dans un établissement de surveillance. Le petit François est un enfant difficile, en proie à de soudaines poussées de fureur sournoise, incapable (qui ne le serait à cet âge ?) d'organiser cette fureur en révolte cohérente, mais s'abandonnant à une rébellion intermittente.

Visage fermé comme un poing, regard mince et glacial, dents serrées - et ce silence. Il trouve dans ce silence clos la seule

vraie défense quand on est un de ces enfants qu'on interroge toujours. Résistance de sauvagine obligée à la dérobaie (il "fait le mort"), et qui, bourrée de méfiance jusqu'à la gueule, répond à la caresse par la morsure.

De ce petit d'homme plongé trop tôt dans la jungle humaine, Maurice Pialat nous donne à voir un portrait nuancé, admirable de justesse : balançant entre les méchancetés épisodiques et les flambées de tendresse inemployée. Très beau moment que celui où s'établit une complicité bientôt affectueuse entre François et la "mémère vieille", tous deux fragiles, menacés, nus, l'un par enfance, l'autre par vieillesse ; tous deux corps étrangers à la famille, François par sa naissance, la grand-mère par l'approche de la mort.

La caméra de Maurice Pialat reste sans complaisance. Pas plus pour son "héros" que pour les adultes protecteurs. Et c'est à ce détour que le film dérange. Ce directeur, ces assistantes sociales font bien leur travail ; leur dévouement, leur compétence sont indiscutables. Les familles nourricières sont composées de braves gens, travailleurs, honnêtes : ce sont de braves bonnes familles où tout le monde s'entend bien, où l'on offre même (dans la deuxième) le spectacle éminemment édifiant et touchant d'une affection que le temps n'a pas altérée.

François n'a que de bons exemples sous les yeux, tout le monde est prêt à l'aimer. Et c'est terrible. À force de maladresses involontaires, chez ces braves gens qui exigent comme un dû non seulement la reconnaissance mais l'affection de François ; à force de remarques, involontairement blessantes, de précautions involontairement humiliantes et que François, écorché vif, reçoit comme autant de blessures. Les meilleures intentions du monde pavent un enfer à la petite semaine. Moins tragique assurément que celui de gamins contemporains d'une guerre, c'est aussi l'enfer à dix ans.

Il y a aussi que, par sa présence au sein de la famille nourricière, François, corps étranger, agit comme un révélateur. C'est par son regard naïvement glacial, naïvement hostile, que nous voyons ces braves bonnes familles : préjugés, conformismes en tous genres, gentils petits ridicules, cérémonial du mariage et de l'enterrement, assouplissements, résignations diverses - quelle asphyxiante tiédeur.

On pense à certains mots ravageurs, comme le "Familles, je vous hais" de Gide, ou à celui-ci, encore plus cruel : "Tout le monde ne peut pas être orphelin". D'où notre gêne, notre inconfort - d'autant plus sensible que Maurice Pialat a pris le parti de la franchise absolue, et même d'une certaine "naïveté" du regard, en accord avec la naïveté de tous ces gens qui se contentent d'être ce qu'ils sont.

Beau titre que *l'Enfance nue*. Aussi peu raccrocheur que le film - tant pis pour Pialat. Oui, cette enfance est nue, encore plus nue que celle de la jeune sauvagine, parce qu'elle ignore cette protection naturelle que sont la chaleur maternelle et le coup de griffe, de dent ou de bec par quoi la mère défend sa progéniture.

Tout de suite, alors qu'elle s'offre on ne peut plus désarmée, elle se trouve en contact brutal avec les rouages de la mécanique sociale : numérotage, étiquetage, classification, répartition, bureaux, fonctionnaires, police, surveillance, interrogation. De quoi fabriquer, avec la sauvagine en herbe, un joli fauve.

Jean-Louis Bory - Le Nouvel Observateur - 1969

Ce qui est bouleversant dans ce film, c'est que rien n'est jamais acquis, installé, définitif. Ce film est un regard infiniment respectueux que Maurice Pialat pose sur un enfant - un enfant qui, lui-même, pose sur le monde un regard grave. Nous regardons François et nous avons le cœur serré, parce que nous le sentons dans un équilibre précaire, parce que, à chaque seconde, nous savons qu'il peut basculer hors de la société. Il suffit pour cela d'une souffrance qui lui arrivera par hasard, d'un mot maladroit et cruel dont la blessure ne guérira pas. On ne sauve pas un enfant malgré lui. On petit entourer François de toutes les sollicitudes. Des éducateurs intelligents peuvent bien se pencher sur son cas. Tant que François ne s'acceptera pas, il sera capable des gestes les plus inconsidérés. Pour faire lever en nous cette angoisse. Pour nous apprendre, un peu, à ne jamais se lasser de tendre (les perches - puisque c'est, hélas, tout ce que nous pouvons faire pour les autres.

Claude-Marie Trémois - Télérama - 1969

L'enfance, sujet tentateur et rebattu. Mais l'enfant de Pialat ne se prête à nul sentimentalisme, apitoiement, humanisme, comme il résiste à toute tentation de cabotinage... Il est, il reste tout au long du film, absolument opaque, totalement mystérieux. Rien ne l'explique, ni ne s'explique à travers lui. Le plus souvent muet, il passe d'une famille provisoire à une autre, d'une violence à l'autre, indifférent, autre, et de l'altérité fondamentale non d'un "caractériel" mais de celle de l'enfance même, ici donnée comme imprenable, insaisissable, inanalysable, réfractaire à toute lumière. Par ce silence et cette opacité, s'installe une différence radicale entre l'enfant et les autres : éducateurs, parents temporaires; entre l'enfant et le reste du monde décors d'occasion, chambres de passage, jeux et lieux transitoires, inassimilables.

Mais face à ce mur noir du silence, il y a tout un réseau bourdonnant de paroles, comme autant de pièges à quoi prendre l'enfant... Il fallait donc qu'en ce film, sur le silence de l'un et son refus du langage, la parole des autres pesât lourd. Et c'est en effet peut-être la première fois que l'on parle ainsi dans un film français : provinces et campagnes, accents et idiotismes, phrases toutes faites, troublantes banalités du parler quotidien sont ici convoqués pour faire pièce à la vérité du silence.

Jean-Louis Comolli - Cahiers du cinéma - février 1969